

Art et démocratie

Sans le vouloir, avec son action punitive contre la fondation Pro Helvetia, le parlement fédéral a donné raison à Thomas Hirschhorn et à sa critique de la démocratie à l'ère du journalisme de boulevard et de la communication de masse. Dans l'œuvre globale conçue par Hirschhorn, les représentants démocratiquement élus du peuple ont pris exactement le rôle que l'artiste leur avait attribué. Sans s'embarrasser de la moindre connaissance du dossier, les membres de la «Chambre de réflexion» et la commission de la culture du Conseil national se sont échauffés contre l'exposition «Swiss-Swiss Democracy» de Hirschhorn au Centre culturel de Paris. Ils ne l'avaient pas vue de leurs propres yeux. Il leur suffisait que des médias à sensation aient parlé du portrait de Blocher arrosé d'urine pour déclencher une avalanche verbale, dont les victimes ne sont pas uniquement Pro Helvetia et les artistes, mais aussi la démocratie suisse.

En demandant que l'art subventionné par Pro Helvetia serve à faire la publicité de la Suisse à l'étranger, les politiques UDC, parmi d'autres, ont prouvé que la liberté de l'art qui figure dans la Constitution fédérale est pour eux une notion relevant d'une langue étrangère. En entendant ces phrases, on se croit ramené à l'époque de la «défense nationale spirituelle», où l'art était utilisé à des fins qui lui étaient étrangères.

En réalité, la liberté de l'art protège également les affirmations qui heurtent et qui mettent en cause des structures héritées du passé. L'importance de l'art doit également, et surtout, être mesurée à sa capacité de dénoncer, dans le langage qui lui est propre, les dysfonctionnements dans les domaines de la politique et de la société où la critique rationnelle n'a pas encore pu se former verbalement. Les boutiquiers intellectuels du parlement n'ont pas compris que la qualité d'une démocratie vécue se montre d'abord dans la manière dont la majorité traite les opinions minoritaires divergentes. ■

Kunst und Demokratie

Ohne zu wollen, hat das eidgenössische Parlament mit seiner Strafaktion gegen die Stiftung Pro Helvetia Thomas Hirschhorns Kritik an der Demokratie im Zeitalter von Boulevardjournalismus und Massenkommunikation Recht gegeben. In Hirschhorns Gesamtkunstwerk haben die demokratisch gewählten Volksvertreter exakt die Rolle übernommen, die ihnen der Künstler zugeordnet hatte. Unbelastet von jeder Sachkenntnis echauffierten sich Mitglieder der «Chambre de réflexion» und der nationalrätlichen Kulturkommission gegen Hirschhorns Ausstellung «Swiss-Swiss Democracy» im Pariser Centre Culturel Suisse. Mit eigenen Augen hatten sie diese freilich nicht gesehen: Ihnen genügte, dass Sensations-Medien von einem bepöbelten Blocher-Porträt sprachen, um eine Lawine loszutreten, deren Opfer nicht nur Pro Helvetia und ihre Künstler sind, sondern auch die Schweizer Demokratie.

Dass die Kunstfreiheit der Bundesverfassung ihnen ein Fremdwort ist, bewiesen insbesondere jene SVP-Politiker, die verlangten, die von Pro Helvetia geförderte Kunst müsse Werbung für die Schweiz im Ausland machen. Angesichts solcher Parolen fühlt man sich in die Zeit der «geistigen Landesverteidigung» zurückversetzt, wo die Kunst für kunstfremde Zwecke instrumentalisiert wurde.

Indessen schützt das Grundrecht der Kunstfreiheit auch solche Äusserungen, die aufrütteln und tradierte Strukturen in Frage stellen. Die Bedeutung der Kunst ist vor allem auch an ihrer Fähigkeit zu messen, in jenen Bereichen von Politik und Gesellschaft in ihrer eigenen Sprache auf Missstände hinzuweisen, wo sich rational-verbale Kritik noch nicht formen konnte. Die geistigen Kleinkrämer im Parlament haben nicht erkannt, dass sich die Qualität gelebter Demokratie zuvorderst daran zeigt, wie die Mehrheit mit abweichenden Minderheitsmeinungen umgeht. ■